

Paris aller-retour

Guide littéraire de France

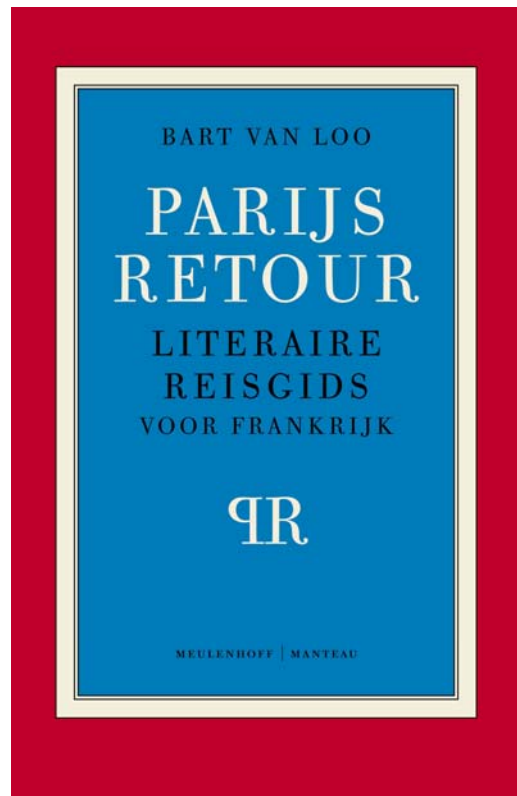
Un plaisir de lire qui dévore des dizaines de milliers de pages...

et presque autant de kilomètres

de

Bart Van Loo

Anvers/Amsterdam, Meulenhoff/Manteau, 2006, 416 p. (photos et cartes incluses)



Maison d'édition Meulenhoff/Manteau

Harold Polis - harold.polis@standaarduitgeverij.be

Mechelse Steenweg 203- 2018 Antwerpen - 0032.3.285.73.55

Traduction : Isabelle Piette (isabelle.piette@skynet.be)

Auteur : bart@bartvanloo.info

Table des matières

1. quatrième de couverture - synopsis
2. tables des matières de *Paris aller-retour*
3. l'avant-propos du livre
4. début du chapitre sur Victor Hugo
5. extraits de presse

1. Quatrième de couverture

Lire, c'est voyager sur le papier. Certes ! Mais pourquoi ne pas joindre le geste à la parole ? Pourquoi ne pas se lancer, livres en main, sur les traces de ses écrivains préférés ? C'est ce qu'a fait Bart Van Loo, parti à la recherche des endroits, célèbres ou insolites, où ont travaillé et vécu les plus grands auteurs français du XIX^e siècle. Et voilà que ces lieux habités renaissent à un jour nouveau sous le regard et la plume de ce jeune « étranger du Nord » dévoré de passion pour les lettres françaises. Ses aventures de lecture et de voyage font surgir un passé littéraire revivifié qui se révèle le meilleur compagnon de route qui soit.

Bart Van Loo marche ainsi sur les traces de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas père, de George Sand, d'Honoré de Balzac, d'Emile Zola, d'Alphonse Daudet, de Guy de Maupassant et de Gustave Flaubert. Il décrit le cours souvent bouleversant et tumultueux de leur vie et révèle en même temps la richesse littéraire de leurs œuvres. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le tout, parsemé de digressions personnelles, tantôt émues, tantôt drôles, inspirées par les péripéties de ce voyage entre les siècles, n'a de la poussière que celle qui tombe des semelles ! Au fil des étapes et des chapitres, le bourlingueur érudit brosse un portrait surprenant de la littérature française du XIX^e siècle. Et bien évidemment, c'est à Paris, capitale par excellence de la littérature de l'époque que commence et se termine son périple.

Paris aller-retour est à la fois un livre de lecture et un guide. L'ouvrage comprend de nombreux conseils uniques qui vous aideront à parcourir la France sur mode inédit. Pourquoi ne pas lire Hugo à Villequier, Dumas à Villers-Cotterêts, Balzac à Tours, Zola à Aix-en-Provence, Maupassant à Antibes ou Flaubert à Rouen ? Ou les lire tous à Paris ? Comme le disait si bien Victor Hugo : « Lire, c'est voyager ; voyager, c'est lire. »

2. Table des matières de « Paris aller-retour »

- Avant-propos

- Chapitre 1 : « Je veux être Chateaubriand ou rien. »
Victor Hugo (1802-1885)
Besançon (France-Comté) – Paris – Villequier (Normandie) – Bruxelles – Iles anglo-normandes – Paris

- Chapitre 2 : La fantaisie débridée du nègre
Alexandre Dumas père (1802-1870)
Villers-Cotterêts (Picardie) – Paris

- Chapitre 3 : « J’aime, donc je suis. »
Avec George Sand (1804-1876) au cœur de la France
Paris – Bercy

- Chapitre 4 : Le Napoléon du roman
Honoré de Balzac (1799-1850)
Touraine – Paris

- Chapitre 5 : D’Aix-en-Provence au firmament de la littérature
Emile Zola (1840-1902)
Aix-en-Provence (Provence) – Paris – Médan (Ile de France) – Paris

- Chapitre 6 : Un Provençal à Paris
Alphonse Daudet (1840-1897)
Provence/Languedoc – Paris – Champrosay – Paris

- Chapitre 7 : Un Flaubert détendu
Guy de Maupassant (1850-1893)
Normandie – Seine (Ile de France) – Paris – Côte d’Azur – Paris

- Chapitre 8 : « Je me grise avec de l’encre comme d’autres avec du vin. »
Lettres à Gustave Flaubert (1821-1880)
Paris – Normandie

+ DOSSIER PRATIQUE. CARTES. ADRESSES. REGISTRE

3. Avant-propos

Je cours à en perdre haleine le long de la Seine. La sueur ruisselle de mon menton ; l'affolement me gagne peu à peu. C'est ma dernière campagne littéraire dans la capitale française. Mon livre est déjà bien avancé, mais, pour couronner le tout, Patrick, mon ami parisien, devait m'entraîner dans un circuit de petits coins cachés de la littérature. Et voilà que tout ça tombe à l'eau.

Tout a commencé à mon arrivée à la Gare du Nord. Alors que je m'avance tranquillement sur le quai de la gare, je réalise soudain que je ne sais plus où nous avons fixé notre rendez-vous. Je me creuse la cervelle. Quelque chose me dit que la promenade, à laquelle d'autres Parisiens doivent se joindre, commence place Saint-Michel, près de la fontaine, à deux pas de la Seine. Mon intuition m'a souvent sauvé en pareille situation. Rassuré, je prends le métro, m'installe dans un café de la Place, commande un petit-déjeuner et goûte la saveur d'une aube typiquement parisienne. Le parfum des croissants chauds, ces hommes et ces femmes qui boivent un café noir « sur le zinc » en lisant leur journal. J'attends, j'attends... Pas de Patrick.

A 10 heures et quart, je mets un terme à mon attente et je me précipite dans un cybercafé de la rue Saint-André-des-Arts, pour dénicher son numéro. Car, bien entendu, je l'ai aussi oublié. Je le trouve et, de retour sur la place, je me précipite aussitôt dans le premier café. L'escalier vers les toilettes. Comme je n'ai pas de carte de téléphone, je dois chercher un appareil à pièces. Ce que, la plupart du temps, on trouve près des urinoirs. Je forme son numéro et j'ai en ligne Elisabeth, sa femme : il se fait que je me suis trompé, que je suis en retard, que je ne sais pas où je suis censé être. Pas la « place », mais le « quai » Saint-Michel ! Les bras m'en tombent. C'est pour ainsi dire l'endroit où je l'ai rencontré pour la première fois. Pas de temps pour les effusions mélancoliques : en route ! Trop tard, naturellement... Je me précipite à nouveau dans les caves de l'un ou l'autre bistro. Elisabeth encore, m'explique que la halte suivante se trouve quai Malaquais et que le groupe doit ensuite emprunter la rue de Seine en direction de la rue de Condé. Je ne pouvais pas le demander tout de suite ?

Et c'est là que je cours à en perdre haleine. Un peu plus loin : personne sur le quai Malaquais. Mon moteur commence peu à peu à crachoter, mais je tiens bon courageusement et m'engouffre dans la rue de Seine. Les yeux grands ouverts. A présent, cela ne peut plus durer longtemps. Dans ma course, je laisse à ma droite l'étroite rue Visconti et j'entrevois dans un éclair la maison où Balzac a essayé de mettre sur pied une imprimerie. Peut-être est-ce lui, le plus grand dans ce livre. Le stakhanoviste des lettres françaises, le premier écrivain que je suis vraiment arrivé à aimer. Et tout en courant, je pense à sa singulière

chambre d'écrivain à Saché, dans le quartier de l'Indre sinueuse, à la « scène de l'épaule », une des scènes les plus délicieuses de la littérature universelle dans *Le Lys dans la vallée*, à son amour impossible avec la tout aussi impossible Madame Hanska et, naturellement, à ses descriptions piquantes de Paris dans *Illusions perdues*. Plongé dans mes méditations, j'en perds le fil de ma course, j'en oublie de tourner à gauche et je fais un détour par la rue de Tournon où j'aperçois le panneau indiquant l'Hôtel du Sénat. Là où Alphonse Daudet, jeune Provençal, vint tenter sa chance littéraire. Obscur, inconnu. Une découverte ! Voilà non seulement le guide tout désigné pour (re)découvrir la Provence, mais aussi l'auteur de beaux romans qui ont Paris pour cadre. Et le propriétaire d'une villa dans l'Essonne où j'ai passé quelques nuits dans sa chambre à coucher. Au bout de la rue, je prends à gauche. En route vers la rue de Condé. A ma droite s'étend l'incomparable Jardin du Luxembourg. Je sais que je peux y découvrir une statue de George Sand, mais, dans mon imagination, j'y vois surtout, arpentant ses allées, le jeune Victor Hugo. Amoureux fou. Ses rendez-vous galants avec Adèle, sous les platanes. Et plus tard le Marius des *Misérables*, tout aussi épris, qui, à son tour, y séduira Cosette. Voilà un roman parisien monumental qui, à ma grande surprise, a été écrit pour sa plus grande partie durant l'exil d'Hugo dans les îles anglo-normandes. Je m'y revois à vélo. Nez au vent, à la poursuite de Hugo. Les hortensias de Jersey, la villa Hauteville à Guernesey. Mal de mer à bord du bateau vers Sark... Je m'engouffre dans la rue de Condé. Droit devant moi, j'aperçois le dôme du Panthéon. Le toit du mausolée des célèbres héros de la France. Je m'y trouvais, quelques années plus tôt, lorsque Alexandre Dumas père, le père spirituel des *Trois mousquetaires*, y connut son heure de gloire posthume. Comme il se doit, les Français tirent leurs grands écrivains de leur tombe pour leur rendre les honneurs. Une soirée étrange, mais inoubliable. Coincé dans la foule. Avec, à la main, son *Vingt ans après*. Chair de poule.

Soudain, je réalise que cette course infernale ne tient pas du hasard. Il semblerait que le destin soit lancé à mes trousseaux, au fil de mes aventures de lecture et de voyage de ces dernières années. Dix mille pages. Mille kilomètres. Et me voilà soudain hors d'haleine. Rien ne va plus. Comme si, d'un coup, les kilomètres et les pages me réclamaient leur péage. Ce fut splendide, mais je ne suis pas fâché d'en voir le terme. Comment tout cela a-t-il commencé ? Un livre consacré aux monstres sacrés de la littérature française. David contre une multitude de Goliath. Pas à tort et à travers, mais en suivant du doigt leur œuvre et leur vie et en allongeant la jambe pour glisser mes propres pas dans leurs empreintes. De temps à autre, j'ai pensé renoncer, mais au bout d'un moment, le virus têtu m'est revenu. Lire, écrire, voyager : l'association, il faut aussi le dire, ne se refuse pas. Mais je me reporte à nouveau rue de Seine. Et, à bout de forces, j'y tombe sur Patrick. Soulagé, il appelle sa femme : « Elisabeth, nous l'avons récupéré ! » Exactement comme on dirait d'un chien qui se serait

échappé. Vaillamment, j'entame mes derniers kilomètres à travers Paris. Quelqu'un s'est-il jamais musclé à ce point les mollets à coup de littérature ?

* * *

Lire, c'est voyager dans sa tête. Et pourquoi ne pas joindre le geste à la parole et se lancer sur les traces de ses écrivains favoris, en l'occurrence, ici, les célèbres romanciers du XIX^e siècle français ? « Le XIX^e siècle ? Ces écrivains français morts et enterrés ? Ces gros bouquins illisibles ? », direz-vous... On n'a cessé, ces dernières années, de soulever la question, et de hausser le sourcil. A tort ! La plupart des œuvres en prose du XIX^e siècle français appartiennent en effet à une littérature de tout premier ordre qui se dévore avec délices. Pour ma part, je suis parti à la recherche des lieux où les auteurs avaient vécu et travaillé, mais aussi des sites qui, aujourd'hui encore, peuvent se visiter leurs romans à la main. Victor Hugo, Alexandre Dumas père, George Sand, Honoré de Balzac, Emile Zola, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant et Gustave Flaubert m'ont ainsi conduit dans les coins les plus divers de la France et, naturellement, à Paris, la capitale par excellence de la littérature au XIX^e siècle.

Paris aller-retour doit donc se lire comme une modeste tentative pour déloger ce qu'on appelle « les Belles-Lettres » de ce coin d'intellectualisme mal placé et de monotonie poussiéreuse où on les a reléguées, sans pour autant tomber dans le simplisme et les lieux communs. Il va de soi que la lecture en constitue l'alpha et l'omega : j'ai lu, j'ai voyagé et je continuerai à lire. Mais, après avoir couru sur les talons de Hugo, Balzac et Zola, je vois Paris d'un autre œil, et après de nombreuses randonnées dans la capitale française, je porte sur chaque (nouveau) roman que je lis d'eux un regard tout différent. Vagabonder sur les îles anglo-normandes m'a permis de mieux comprendre l'exil de Hugo. Relire en Provence *Les Lettres de mon moulin* de Daudet, cette prose qui titille les sens, fut, à tous points de vue, une expérience savoureuse. Si vous avez jamais traîné votre cœur brisé en mille morceaux le long de rues désertes, vous ne manquerez pas d'être sincèrement ému en contemplant les châteaux chers à Félix de Vandenesse, héros de Balzac, en Touraine. A la deuxième lecture, *Le Lys dans la vallée* ressuscitera alors entre vos mains, comme un roman flambant neuf. Et ainsi de suite... Les uns après les autres, les écrivains et leurs œuvres se sont faits plus proches par l'entremise de fidèles éclats du passé. Voilà pourquoi des phrases telles que « je sens Hugo tout proche de moi » ou « l'espace d'un instant, j'ai l'impression d'être Félix de Vandenesse » jaillissent ici ou là de mon texte. Ce ne sont pas des fanfaronnades gratuites. La recherche de vestiges du passé parfois oubliés a débouché sur bien plus que quelques instants éphémères d'excitation et d'émoi. Au terme ultime, je me suis vraiment surpris moi-même à laisser couler de ma plume quelques lettres adressées à Gustave Flaubert. L'aboutissement purificateur d'années de lectures et de voyages.

S'il est clair que je n'ai pas voulu écrire un livre académique, j'ai cependant tenté d'associer à des anecdotes biographiques et des notes de voyages personnelles quelques analyses de textes pertinentes sur les œuvres. En outre, je ne sais que trop que, depuis belle lurette, l'enthousiasme a tiédi : on a écrit sur ces auteurs des bibliothèques entières, ce qui ne signifie pas qu'on les lit encore volontiers. C'est la raison pour laquelle j'aimerais rompre une lance en leur faveur. Enfin, *Paris aller-retour* se veut avant tout un voyage sans prétention à travers la vie et l'œuvre de quelques grands écrivains français, mais aussi un guide qui, en lui fournissant des cartes et des adresses, aidera le lecteur à parcourir la France sur un mode différent. Lire, c'est toujours voyager. Voyager, c'est toujours lire.

Bart Van Loo
Anvers, printemps 2006

4. Début du chapitre sur Victor Hugo

*« Tu me crois peut-être
Un homme comme tous les autres, un être
Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.
Détrompe-toi. Je suis une force qui va !
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !
Une âme de malheur faite avec des ténèbres !
Où vais-je ? Je ne sais pas. Mais je me sens
poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé. »
HERNANI*

« Je veux être Chateaubriand, ou rien. »

Victor Hugo (1802-1885)

Neuf heures du matin, on sonne à la porte. Encore engourdi de sommeil, je me dirige vers l'interphone. A trois reprises, je m'entends répondre un « oui » grognon. « Si je suis bien Bart Van Loo ? » « Si je donne bien une conférence sur Victor Hugo à Lier cette semaine ? » et « S'il peut entrer deux minutes ? » Je réalise tout à coup que je ne suis encore que très peu habillé, je m'enveloppe vite dans une robe de chambre et fais entrer un homme gris d'un certain âge. Côté tempérament, rien à redire : une poignée de main énergique, un coup d'œil admiratif, assorti de commentaires tonitruants, en direction de ma bibliothèque. Je m'affale sur une chaise. « Si, éventuellement, il pourrait collaborer à ma conférence ? » Pas le temps d'émettre le moindre avis sur la question : l'homme arrache son manteau, prend une pose à la Napoléon, plante ses yeux droit dans les miens et se lance : « Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! Morne plaine ! / Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine. » A peu de chose près les vers les plus connus de la littérature française. Ici, dans ma bibliothèque ! De grand matin ! Et par un inconnu qui, maintenant que je suis tout à fait réveillé, ressemble vaguement à Hugo. L'aurore a la bouche pleine de poésie. « D'un côté, c'est l'Europe et de l'autre la France. » Sur « l'Europe », il fait mine de cracher par terre ; sur « la France », son visage rayonne tel le soleil brûlant d'un après-midi d'été. Et me voilà soudain transporté avec lui sur le champ de bataille de Waterloo. Je vois Napoléon « sa lunette à la main », j'espère moi aussi l'arrivée en renfort des troupes du maréchal Grouchy et me lamente sur cet espoir vain. « C'était Blücher ! », le feld-maréchal prussien qui allait imposer au combat un tournant décisif. Cependant, la bannière de l'aigle ne se laisse pas gagner aussi facilement. Les soldats de la Grande Armée savent bien qu'ils vont mourir à Waterloo, mais ils mourront la tête haute. Un seul cri jaillit de leur bouche : « Vive l'Empereur ! » L'homme atteint l'extase. Ma robe de chambre en tombe bouche bée d'étonnement. Et le voilà qui saisit soudain ma chaise de

bureau, la fait virevolter comme une bannière. Il EST Napoléon à présent. Pas de doute. « Moi vaincu ! Mon empire brisé comme verre. / Est-ce le châtement cette fois, Dieu sévère ? – / Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon, / Il entendit la voix qui lui répondait : non ! » L'homme s'écroule en sueur sur la chaise qu'il a déposée devant lui. J'ai compté : quatre-vingt-huit vers archidifficiles. De tête. Ou mieux, « par cœur », comme disent les Français. « Si, éventuellement, il pourrait collaborer à ma conférence ? » Cette semaine, c'est sans peine qu'il va réanimer dans la ville flamande de Lier ce vénérable mais néanmoins de temps à autre illisible Hugo. Chair de poule et applaudissements. Merci, Lieven. Hugo n'est pas mort. Il est bel et bien vivant.

Tout comme chaque patelin flamand a son avenue Guido Gezelle, les plus petits bleds de France ont quelque part une route ou une place baptisée du nom de Victor Hugo. Hugo est LE monstre sacré de la littérature française. Personne n'a jamais été placé sur plus haut piédestal. Aucun de ses collègues français, mort ou vif, ne récolte à ce jour plus d'occurrences sur Internet. Son nom est associé au combat contre la peine de mort, à la comédie musicale la plus populaire de tous les temps, aux célèbres photos de son exil, au romantisme littéraire, à la maison d'écrivain la plus excentrique de la littérature mondiale... et naturellement à la barbe blanche qui lui donnait, à la fin de sa vie, des allures de demi-saint. A sa mort, il sera d'ailleurs canonisé : un aller simple pour le Panthéon. Alexandre Dumas, Emile Zola ou André Malraux ne le rejoindront dans ce mausolée français des héros que quelques années après leur trépas et un bout de carrière politique. Et pourtant... Hugo n'est plus dans le vent. L'œuvre de ce poète amateur, dessinateur, pamphlétaire, politicien, mégalomane se traîne de plus en plus, au fil des ans, à l'arrière-plan. Des kilomètres de poésie, de pièces de théâtre, d'essais, d'impressions de voyage et, naturellement, de romans. Qui ne connaît pas *Notre-Dame de Paris* ou *Les Misérables* ? Les connaître, peut-être. Mais qui les a lus ? D'accord, certains passages, dans son œuvre, passent aujourd'hui encore pour verbeux et pathétiques, mais en la replaçant dans son contexte et dans l'atmosphère appropriée, on peut néanmoins faire jaillir des étincelles de sa poésie en apparence indigeste. C'est plus facile pour *Les Misérables*, dont les 1 500 pages m'ont sans peine tenu enfermé dans leur poigne de fer durant deux semaines. Quel singulier défi que d'errer dans Paris ce roman à la main ! Mais la période la plus captivante de la vie de Hugo est certainement l'exil, un exil qui l'a naturellement conduit à Bruxelles, mais aussi sur les îles anglo-normandes où il séjourna environ 18 ans, et où j'ai là aussi suivi ses traces. Mais commençons par le commencement : en Franche-Comté.

"J'ai tracé ton nom sur le sable : DIDI. La vague de la haute mer l'effacera cette nuit, mais ce que rien n'effacera, c'est l'amour que ton père a pour toi." *LETTRE A SA FILLE LEOPOLDINE. ETAPLES, 1837*

Une tragédie en deux actes

Place Saint-Quentin, Besançon, 26 février 1802. La nuit tombe, il neige doucement. Un cri d'enfant retentit au 1^{er} étage d'une maison de maître. Le nouveau-né est si faible qu'on craint pour sa vie. Le père, Léopold Hugo, futur général de Napoléon, est caserné dans la ville et la famille n'y séjourne donc que pour quelques mois à peine. (Cela n'empêchera pas la place de porter plus tard le nom du grand écrivain français.) Au terme de quelques pérégrinations, la famille arrive à Paris. Dès que Victor peut lire, il dévore la Bible le soir, dans son lit. Bientôt, il lit comme un forcené philosophie, poésie, prose... et commence à écrire ses premiers vers. Déjà, il a le sentiment que, grâce aux mots, il s'élève au-dessus de lui-même.

Victor Hugo a 14 ans. Il a devant lui son journal intime. « Je veux être Chateaubriand, ou rien. » Ces mots qui deviendront légendaires coulent avec détermination de sa plume. Il ne s'agit pas de mégalomanie gratuite : c'est à cet âge qu'il écrit en effet sa première tragédie, *Irtamène*, une pièce qui ploie sous de forts sentiments royalistes. Enfant, il a bu en effet l'anti-bonapartisme au biberon. Pour sa mère, ce Napoléon qui sans cesse lui arrache, au sens propre comme au sens figuré, Léopold, le père, est l'incarnation du diable. Aussi la famille pousse-t-elle des cris de joie quand sombre définitivement la bannière de l'aigle sur le champ de bataille de Waterloo. Les opinions ultraroyalistes du jeune Victor feront place, au fil de sa vie, à une admiration sans cesse croissante pour Napoléon et à de véritables sympathies républicaines.

Il a 16 ans quand, sous le coup d'un pari, il tire de sa plume son premier roman, écrit en deux semaines : *Bug-Jargal*. A vrai dire, il s'agit surtout de poèmes qu'il écrit à la chaîne, comme toujours par la suite, d'ailleurs. Hugo veut atteindre le sommet de la littérature et il y parviendra : « Vouloir fermement, c'est pouvoir. » Avec la même détermination, il convainc la famille d'Adèle Foucher, sa future épouse. Lorsque, après la naissance de leurs enfants, celle-ci fera chambre à part, Hugo n'en sera pas heureux, mais il cherchera une généreuse compensation à cette aridité domestique dans les bras de sa maîtresse, Juliette Drouet.

Entre-temps, il se révèle comme le chef de file des troupes romantiques, réunissant autour de lui Vigny, Lamartine, Sainte-Beuve, Dumas, Gautier, Balzac... Sa préface pour sa pièce *Cromwell* (1827) est unanimement saluée comme le manifeste de l'école romantique. C'est dans le théâtre, fortement soumis à des règles, que les romantiques vont mener leur plus importante

bataille. Hugo pose que le théâtre doit montrer la vie dans sa totalité et qu'il ne peut, par conséquent, faire aucune distinction entre le beau et le laid ou, selon ses propres termes, le sublime et le grotesque. L'union des contraires. En outre, le théâtre doit puiser ses thèmes dans le glorieux passé. Ce point est important : il aura pour conséquence que les textes en prose eux-mêmes emprunteront largement au passé (que l'on pense seulement aux romans d'Alexandre Dumas) et que cette fuite dans le temps trouvera des prolongements dans des évasions exotiques (comme *Carmen* et *Colomba* de Mérimée) et dans le fantastique (comme dans les nouvelles de Théophile Gautier et de Gérard de Nerval).

24 février 1830 : cette date passera à la postérité comme celle de la « bataille d'Hernani ». Celle-ci oppose le Théâtre-Français à la Comédie française, place Colette, près du Palais royal. « **Ce soir a changé notre vie** », dira Théophile Gautier. On rassemble le plus grand nombre possible de jeunes « romantiques » pour qu'ils couvrent de leurs applaudissements et de leurs bravos les huées des partisans du théâtre classique. Dès trois heures de l'après-midi, les impétueux jeunes gens se sont faufiletés dans la salle alors déjà tout entière occupée par les « classiques », qui se trouvent en fait sur leur terrain. Les toilettes ne sont pas encore ouvertes et chacun se soulage contre les murs et dans les loges. Les bourgeoises parfumées ont tôt fait de s'évanouir. Quelques échauffourées éclatent. Un chou lancé dans la direction de Balzac l'atteint à la tête. Le rideau s'ouvre et *Hernani*, cette pièce aujourd'hui illisible, s'embarque sur un périlleux enjambement.

Les premières huées retentissent. Finalement, la pièce tiendra le coup toute la représentation et c'est ainsi que sera mis fin à l'hégémonie du théâtre classique. Hugo, le nouvel astre du romantisme, renvoie dans les coulisses le drame de Racine et de Corneille. L'histoire a depuis lors arrondi les angles : aujourd'hui, les deux vieux « croulants » sont à nouveau plus souvent joués que Hugo, mais la poésie et surtout les romans du chef de file du romantisme ont mieux paré aux injures du temps.

Mais il n'y a pas de temps à perdre. Voilà assez longtemps que son éditeur attend de lui un roman historique. Hugo s'enferme et s'y plonge comme s'il devait purger une peine de prison. Pendant six mois, sans lever la tête, il écrit *Notre-Dame de Paris*, une œuvre qui lui vaut, en 1831, d'être également salué comme un grand romancier. A l'aube de ses 30 ans, Hugo est sans aucun doute l'écrivain français le plus célèbre et le plus important. Ami du roi, pair de France, quelques années plus tard membre de l'Académie française et déjà pressenti pour devenir bientôt ministre. Mais il n'atteindra pas ce terme. Deux drames vont en effet infléchir le cours de sa vie.

« ... et le jour pour moi sera comme la nuit »

En février 1843, Léopoldine, sa fille préférée, épouse Charles Vacquerie, du village de Villequier, situé dans une courbe de la Seine en Haute-Normandie. Sept ans auparavant, celui-ci avait demandé à Hugo l'autorisation de représenter sa pièce *Hernani* et de là était née leur amitié. Les Hugo avaient séjourné à plusieurs reprises dans la maison de maître de Villequier et, entre Léopoldine et le Normand, une flamme était née. Une union brisée à la fleur de l'âge. Le 4 septembre, Léopoldine et Charles reviennent du Havre en bateau. Tout près de Villequier, ils buttent sur un banc de sable et se noient dans le courant agité de la Seine. Hugo séjourne alors en Espagne avec sa maîtresse, Juliette Drouet. Dans la nuit du 4 septembre, il peine à s'endormir et rêve d'une tempête en mer. Cinq jours plus tard, il rentre en France via Rochefort, sur la côte atlantique. Dans un café traîne un journal ouvert. Son œil tombe sur un avis nécrologique. L'annonce de la mort de sa fille et des funérailles qui ont eu lieu trois jours plus tôt. À notre époque où la communication a la rapidité de l'éclair, il est difficile de concevoir cela. Un coup de tonnerre dans un ciel limpide, puis une longue période de ténèbres. Tourmenté par la culpabilité, Hugo se refusera des années durant à publier quoi que ce soit. Néanmoins, il hurle son chagrin dans d'innombrables poèmes.

En compagnie de deux frères d'armes et de quelques-uns de ces poèmes, je me retire dans un café désolé de Villequier. Un de mes compagnons est passé maître dans l'art de réciter des poèmes classiques. Sa voix retentit. Le vin coule. Finalement, nous nous arrêtons au célèbre poème *Demain, dès l'aube*. Il y a là quelque chose qui nous intrigue et qui nous tient accrochés. Nous ne quitterons pas le bistrot avant d'en avoir assemblé les morceaux d'une traduction acceptable semée sur les humbles cartons blancs que nous a donnés le cafetier. Le cimetière est à deux pas.

*Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.*

*Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au-dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.*

*Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et, quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.*

La force de ce texte réside avant tout dans sa chute. Au début, on croit lire la description du chemin qui conduit Hugo à sa bien-aimée. Mais les derniers vers font apparaître qu'il se rend sur la tombe de sa fille, au terme d'un voyage qu'il entreprend tout juste trois ans après la mort de celle-ci. Léopoldine et son mari reposent dans le petit cimetière où, plus tard, la femme de Hugo elle-même trouvera son dernier repos. Hugo vient régulièrement s'y abandonner à ses méditations. Aujourd'hui encore, le joli petit village de Villequier se blottit entre une colline et la Seine qui dévoile au passant un de ses plus beaux panoramas. De grands bateaux glissent sur la rivière ; quelques touristes flânent sur ses rives et mangent une frite merguez dans l'unique petit snack. Il n'y a qu'un seul hôtel dans le village : Le Grand Sapin, bâti sur un site exceptionnel, au bord de la Seine, tout juste entre le lieu du drame et la maison, désormais reconvertie en musée Hugo. Vous pouvez vous y restaurer délicieusement mais, surtout, ne manquez pas d'écouter l'hôtelier vous raconter que Hugo y a vu sa fille se noyer. Le musée vaut certes le détour : les diverses pièces illustrent les pans les plus variés de la vie de Hugo. Je me suis surtout régalé de la vue de belles éditions originales (notamment celles de *Notre-Dame de Paris* et des *Châtiments*) et de nombreux dessins qui prouvent que Hugo était également un dessinateur de talent. Naturellement, on y trouve aussi beaucoup de photos de famille et, présenté comme une curiosité, le lit dans lequel dormait Hugo lors de ses fréquents séjours. En quittant le musée, je prends, à gauche, un sentier qui longe l'hôtel. Quelques centaines de mètres plus loin, je m'arrête devant une statue de Hugo, songeur, les yeux fixés sur la Seine, à cet endroit vraiment monumentale. Je feuillette le recueil des *Contemplations* (1856) et soupire avec Hugo : « Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent ; / Je le sais, ô mon Dieu ! » (IV, 15)

« La ville de la contrefaçon »

Hugo est peut-être marié avec Adèle Foucher, il n'en reste pas moins que c'est Juliette Drouet l'amour de sa vie. Avec elle, il parcourt l'Europe entière. En 1837, les deux amants se rendent en Belgique pour la première fois. Ce sera le premier d'une série extraordinaire de séjours. Au total, ce n'est pas moins de quinze fois que Hugo se rendra chez ses voisins du Nord et vingt-cinq lieux qu'il décrira dans ses lettres. « De grandes prairies bien vertes, de frais enclos de houblon, des rivières étroites coulant à pleins bords ; tantôt un herbage plein de vaches, tantôt un cabaret plein de buveurs. On voyage entre Paul Potter et Teniers. » Surtout, il est fou des villes d'art. À Anvers, « il n'en peut plus d'admiration ». La cathédrale de la ville est un « bijou » que toute femme voudrait porter autour du cou. Il ne renonce à visiter aucune église, contemple avec passion les chefs-d'œuvre de la Renaissance et du baroque, savoure les jeux de carillons. Le soir, dans une auberge flamande, il écrit à Adèle, sa femme restée à Paris.

Dessinateur doué, il immortalise dans la marge de ses lettres, avec un plaisir évident, la cathédrale Sainte-Gudule à Bruxelles, le Dulle Griet de Gand, l'hôtel de ville de Liège et de nombreux autres monuments. « J'accours partout où il y a une cathédrale, un hôtel de ville ou un Rubens. Je zigzague ainsi sans fin. Mon voyage trace une arabesque extravagante à travers la Belgique. »

Tandis qu'au fil des ans croît son admiration pour Bonaparte, son estime pour le neveu de celui-ci, pour ce Louis-Napoléon qui, depuis 1848, préside la Deuxième République, s'étiole. Dès 1851, Hugo s'oppose vigoureusement à lui à la Chambre et surnomme le futur empereur « Napoléon-le-Petit ». S'il reste momentanément hors d'atteinte, son fils Charles est condamné à six mois de prison pour avoir publié un article contre la peine de mort. Son autre fils, François-Victor, quant à lui, plaide en faveur du droit d'asile et disparaît lui aussi un moment derrière les verrous. La liberté de presse est en jeu. La censure menace le théâtre. Toutes affaires dont Hugo entend se mêler. Lorsque Louis-Napoléon est couronné empereur Napoléon III, après le coup d'État du 2 décembre 1851, Hugo, chef de l'opposition, en appelle à la résistance armée. Alexandre Dumas fait savoir à Adèle que le gouvernement a ourdi le plan d'assassiner son mari sous le couvert d'un accident. Le sol devient trop chaud sous ses pieds ; Hugo s'enfuit à Bruxelles.

Au terme d'un voyage entrepris au cours d'une froide nuit d'hiver, Hugo débarque à la gare de Midi, à Bruxelles, sous le nom de Jacques Firmin Lanvin. Après quelques pérégrinations, il se fixe Grand-Place, au numéro 16. Un endroit déjà élu par la littérature : les sœurs Brontë y ont par le passé également eu leur plaque. De nos jours, une salle d'exposition témoigne de son passage, clin d'œil à ses talents de dessinateur. La maison qu'habite Hugo porte officiellement le nom de « Moulin à vent » et, de fait, les gens y entrent comme dans un moulin pour témoigner leur respect à l'écrivain. Impossible d'y travailler. Hugo y est en outre trop à l'étroit, aussi déménage-t-il aux numéros 26-27, sur la même Grand-Place, pour un logement un peu plus vaste avec vue sur l'Hôtel de Ville. Un magasin de dentelles et un chocolatier se partagent aujourd'hui l'immeuble, pourvu d'une plaque commémorative : « Victor Hugo a habité ici en 1852. » Au rez-de-chaussée s'est installé un marchand de tabac : voilà qui est un rien amusant quand on pense que l'écrivain détestait profondément le tabac. Le bourgmestre de l'époque, Charles de Brouckère, lui offre un fauteuil et quelque chose de bien plus important : la protection de la police.

5. Extraits de Presse

* « Année après année, en toutes saisons, seul ou en bonne compagnie, Bart van Loo a sillonné la France, en train, en voiture, en bateau, à vélo ou à pied. Il a interrogé hôteliers et conservateurs de musée, guides et simples passants, ou a seulement bavardé avec eux ; il a sauté par-dessus les barbelés et couru sur des sentiers interdits pour prendre en photo la maison d'un écrivain ; il s'est abandonné à la rêverie dans les parcs et les cimetières ; il a mangé les plats que ses écrivains avaient commandés (telles les rillettes de Tours à Saché, dans l'Auberge de Tours, comme Balzac). Il a suivi le même parcours que ses auteurs bien-aimés, mais aussi, parfois, que leurs personnages de romans (il a, par exemple, dormi sur la plage, à l'instar du héros d'un roman de Guy de Maupassant), et comparé les paysages dépeints dans la littérature du XIXe siècle aux paysages actuels, à plus d'un siècle de distance. [...] L'émotion qui se dégage de tout cela dans son livre est fascinante et contagieuse. L'enthousiasme de Van Loo ne va pas seulement précipiter une nouvelle génération de lecteurs de romans vers les librairies : le voyageur qui emportera *Parijs retour* dans ses bagages lors de son périple en France est assuré de faire des découvertes passionnantes dans d'obscurs musées. Les touristes en chambre, au nombre desquels je nous compte, vous et moi, trouveront en outre dans ce brillant ouvrage des centaines d'anecdotes intéressantes sur la vie de huit forçats de la littérature française, rapportées avec érudition (un brin idolâtre), mais dans un style toujours enflammé. A ne pas manquer ! »

(*Ons Recht*)

* « Bart Van Loo, qui manie le plus souvent un style brillant, se mue [ici] en parfait pèlerin passionné de littérature. Il est au sommet de son art lorsque, rempli d'une mélancolie littéraire, il vagabonde sur les lieux qui ont servi de décors aux romans de ses auteurs. Le va-et-vient entre ville et campagne ajoute à ce guide une tension flamboyante. »

(*NRC Handelsblad*)

* « Un guide de France différent et une excuse rêvée pour donner à vos vacances une petite teinte de littérature. »

(*De Standaard*)

* « De toute beauté ! »

(Jan Siebelink, écrivain néerlandais célèbre)

* « Un bon récit, à toute allure sur la trace de grands auteurs français. »

(*Noordhollands Dagblad*)

* « *Parijs retour* est le compagnon de route idéal pour parcourir la France. Van Loo mêle tout en souplesse ébauches biographiques, commentaires sur les romans, notes de voyage et bons conseils à l'intention de ceux qui voudraient marcher sur ses traces. »

(*De Volkskrant*)

* « Bart van Loo nous invite à sonder avec lui, comme des voyeurs, les pensées d'une poignée d'écrivains. Au fil d'un récit émaillé de curiosités biographiques et historiques et de commentaires éclairants sur leurs textes, nous jetons sur Paris un regard chaque fois nouveau. Et tout cela donne des passages captivants, des aventures et des méditations que l'on relit avec plaisir sur les lieux mêmes où Van Loo les a jetés sur le papier. *Parijs retour* est le compagnon de route idéal pour tout qui désire sillonner la France sur un mode différent. »

(*Tertio*)

* « Bart Van Loo connaît ses classiques et son amour pour les auteurs français du XIX^e siècle est très communicatif : par son regard neuf et son style narratif alerte, il rend vie aux pages et aux histoires poussiéreuses. Un véritable tour de force, car les noms d'Alexandre Dumas, Honoré de Balzac et Gustave Flaubert ne séduisent plus guère les lecteurs d'aujourd'hui. Sur les traces de ces grands maîtres de la littérature, Van Loo nous guide vers des lieux souvent étonnants. Un livre particulièrement réussi pour découvrir la France et quelques-uns de ses écrivains sur un mode complètement neuf et original. »

(*Weekend Knack*)

* « Tout qui se laisse entraîner par l'enthousiasme bouillant de Van Loo trouvera dans *Parijs retour* un agréable compagnon. Son livre est en effet parfaitement qualifié pour fournir une initiation à ces célèbres écrivains. Van Loo fait tout pour plaire à ses lecteurs : il collectionne les détails piquants et les anecdotes captivantes et (re)lit de part en part ses auteurs. Impossible d'imaginer à ceux-ci meilleur propagandiste. »

(*De Morgen*)

* « La connaissance qu'a Van Loo de la France du XIX^e siècle et de ses écrivains romantiques est remarquable. Il sait de quoi il parle. Non seulement il a lu – et rarement une seule fois – l'œuvre entière des maîtres qu'il admire et la littérature secondaire qui leur est consacrée, mais il sait en outre relier ses lectures au contexte politique, social et artistique. De la sorte, ce qui pourrait passer pour une énumération futile d'anecdotes littéraires se développe en un récit animé dont le combustible n'est autre que l'érudition et l'enthousiasme de Van Loo. [...] Voici un livre de vacances rafraîchissant qui nous vient d'un

expert : on le lit sans trop se poser de questions, en s'en remettant tout simplement au guide à la fois sûr, érudit et passionnant qu'est Bart Van Loo. »

(Leeswolf)

* « J'ai rarement lu, avec autant de plaisir et d'intérêt, un livre aussi bien écrit et aussi foisonnant d'informations. Aussi suis-je à la fois fière et heureuse de voir paraître pareil ouvrage aux éditions Manteau. »

(Angèle Manteau, fondatrice des éditions Manteau)